



Saïd Guennoun.- *Mœurs de guerre berbères*. Présentation d'Alain Mahé (Saint-Denis: Éditions Bouchène, 2024), 378p.

On doit en premier souligner qu'avec ce dernier ouvrage se clôt l'aventure éditoriale d'Abderrahmane Bouchène qui, après avoir acquis une forte position en Algérie avant les "années noires," refit surface en France dans les années 1990. Avec des moyens de fortune, il publia nombre d'essais savants d'auteurs contemporains et de textes anciens remontant loin en amont dans le passé du Maghreb, ce dont témoigne son dernier catalogue, qui met un point final à son entreprise. En un temps où les éditeurs consacrés se replient sur le territoire refuge et l'identité, quelques rares maisons éditent encore en France des ouvrages scientifiques portant sur le Maghreb. Bouchène fut l'un de ces artisans sans lesquels périrait la recherche sur les mondes musulmans, quand elle n'est pas consacrée à l'islamisme et capturée par des auteurs médiatiques.

C'est donc une initiative bienvenue que de rééditer *La montagne berbère* (1929) et *La voix des monts* (1934) ensevelis dans les 'Renseignements coloniaux' ou publiés par le 'Comité de l'Afrique française' au milieu de l'entre-deux-guerres. A quoi s'ajoute une chronique fournie de la conquête des tribus de la Haute Moulouya, si bien qu'on bascule des Zaïan aux Aït Ishaq et aux Ichkern et que, du Moyen Atlas, on glisse au Haut Atlas oriental (Aït Sokhman, Aït Yahia), progressivement, insensiblement, puisque toutes ces confédérations de tribus sont constituées de semi-nomades parlant la même variante de la langue berbère, le tamazight, et pratiquent le même type de guerre fondée sur la prise du bétail et régie par un code de l'honneur sur lequel s'interroge Alain Mahé, anthropologue et berbérisant, auteur de nombreux travaux sur la Kabylie.

Dans sa forte préface d'une cinquantaine de page impressionnantes d'érudition maîtrisée, Alain Mahé observe que Saïd Guennoun pratique le même type d'écriture, qu'il s'agisse de rapports remis à ses supérieurs ou de romans fondés sur une typologie morale par-delà son revêtement ethnographique. Il distingue des types au sein de la fourmilière d'acteurs se produisant dans des scènes de guerre vécues de près par cet officier à l'allant guerrier vanté par tous ses supérieurs. Il dessine une typologie morale et non pas sociologique. Se profilent des officiers français, des tirailleurs et mokhaznis, des djicheurs, partisans ou résistants, des émissaires et informateurs (très fine analyse de l'arekas), des transfuges et des traitres, bref des vainqueurs et des vaincus, toujours en état de mouvement, jamais essentialisés, sinon les officiers français cantonnés dans un rôle fixe. Si bien que les écrits de Saïd Guennoun échappent à la stylisation chevaleresque qui inonde la littérature coloniale en vogue, dont Maurice Leglay, un ancien officier de la Mission militaire d'avant 1912, représente le meilleur échantillon.

Il est temps par conséquent de se demander qui était Saïd Guennoun. Celui-ci décède en 1940 des suites lointaines d'une blessure au poumon reçue sur le front de guerre en France en 1917 et fait état de 35 ans de service au sein de l'Armée d'Afrique. On résumera brièvement ce que nous apprend Alain Mahé en s'appuyant sur le livret militaire de cet officier kabyle naturalisé français et sur les archives diplomatiques de Nantes.

Guennoun est né en 1887 dans le canton de Dra el Mizan en Kabylie et semble bien avoir rompu rapidement tout lien avec sa famille. Titulaire du brevet et ancien élève de l'école d'adoul (clercs de notaires musulmans) à Alger, il s'engage dans l'armée en 1902 à l'âge de 15 ans. De soldat dans un régiment de tirailleurs algériens embarqué dans la guerre au Maroc de 1909 à 1914, il ne tarde pas à devenir un officier sorti du rang et, après deux années de guerre en Europe, il participe à la conquête de la montagne berbère en qualité d'officier du Service de Renseignement. Il est commandant à partir de 1933. Il n'est d'ailleurs pas le seul de son espèce à contribuer en tant qu'officier kabyle à la conquête du Maroc: rappelons les noms de Mohand Abbès, du capitaine Ben Daoud, d'Ismail Hamet, de Mohammed Nehlil, qui fut l'interprète de Lyautey. Et sans doute comme ses pairs, il doit affronter le soupçon de ses supérieurs (pas tous, d'ailleurs): comment peut-on assujettir ses "frères de race" (comme on dit à l'époque), quand on n'est pas français d'origine? Comment se départir d'une "mentalité indigène," quand on arbore le képi bleu des officiers spécialisés dans le maniement de guerriers mus par la défaite en soumis taillables et corvéables à l'envi? Guennoun a beau présenter toutes les garanties du "bon indigène" sur-assimilé à la civilisation française (chevalier, puis officier de la légion d'honneur, palmes académiques et roman primé par l'Académie française), il est l'objet d'un traitement subtilement discriminatoire. Ses supérieurs ne peuvent rien lui reprocher: ni son courage au feu, ni l'excellence de ses monographies de tribu. Mais ils l'ont à l'œil, y compris Lyautey, et attendent la première occasion pour le relever de son commandement. Parmi ces nombreuses réserves qui émaillent son dossier, retenons celle-ci qui émane du chef du cercle de Sefrou en 1928: Guennoun, assure-t-il, donne "au premier abord, l'impression d'une assimilation totale. Il n'en reste pas moins que son origine kabyle, qu'il ne renie nullement d'ailleurs, le domine entièrement. Elle le sert parce qu'il est incomparable pour apprendre ce qui se passe en tribu, mais elle le dessert aussi parfois parce qu'elle ne lui donne pas toujours vis-à-vis de certains chefs indigènes...le prestige personnel qui s'attache à l'origine française." En somme, Guennoun passe pour être trop français et trop kabyle à la fois. Cet excès dans un sens, comme dans l'autre, le classe à part, en définitive. Il n'eut pour seul ami que Bou Azza, un fils de Moha ou Hamou, l'amghar batailleur des Zaïan, et il entretint deux compagnes successives qui, toutes deux, l'abandonnèrent pour rejoindre, l'une et l'autre, un autre fils de Moha Hamou, Baadi.

La trajectoire militaire de Guennoun tient donc de la fuite en avant. Alain Mahé démontre en trois occasions, preuves à l'appui, qu'il est menacé d'être relevé, mais observe qu'il sera toujours repêché par des supérieurs, des justes comme il s'en trouve jusque dans l'armée d'Afrique. Et voilà le premier acquis de cette talentueuse approche:

Saïd Guennoun est, comme Emile Masqueray, un homme en trop dans la cité coloniale. Le savant proche de Jules Ferry qui, d'ailleurs, finit par le lâcher et l'officier épris des vues de Lyautey sur le protectorat croient tous deux jusqu'au bout à l'humanisme universaliste républicain. Leur position est également intenable dans le contexte de la colonisation où les grands principes de justice égale pour tous sont biaisés, tordus, voire niés par le régime de l'indigénat.

Alain Mahé ne se limite pas à retracer la carrière militaire de Saïd Guennoun et les contours de sa personnalité énigmatique. Il nous livre également de précieuses notations sur l'univers amazigh et ses pratiques guerrières, qui relanceront le débat scientifique au sein de la communauté des chercheurs sur le Maroc.

L'irruption des roumis dans la montagne berbère en 1912 n'ouvre pas le cycle des "guerres de haines" (Saïd Guennoun), qui dévasta la bordure occidentale du Moyen-Atlas. En fait, la belligérance était, depuis les années 1880, ininterrompue et inexpiable entre le condottiere Moha ou Hamou (dont le sultan Hassan I^{er} avait reconnu le caïdat sur les Zaïan en 1886) et le marabout Sidi Ali Amahouch. Ajoutons la guerre de course acharnée à laquelle se livrent les groupes pastoraux pour se prendre le bétail, les femmes et leurs richesses thésaurisées en bijoux, les tentes et leurs mobiliers. Ce ne sont pas les conquérants coloniaux qui ont introduit le coup de main (*djich*) par des bandes de rôdeurs sur le groupement voisin. Mais bien sûr, les coloniaux ont repris et systématisé les procédés usés par les sultans pour venir à bout des pasteurs guerriers de l'Atlas, en particulier la formule du diviser pour régner.

Alors comment qualifier les résistances acharnées de ces derniers à l'envahisseur? Alain Mahé estime que ses prédécesseurs ont grossi le ressort nationaliste qui aurait armé les insurgés contre la figure honnie du roumi. Certes les pasteurs qui fuient l'avancée de ceux-ci ont le sentiment d'appartenir à une communauté plus vaste que leur tribu: celle des croyants (*l'umma*). Mais sont-ils dotés d'une conscience nationale en attente? Mahé ne souscrit pas à cette assertion. Il fait ressortir le flot grossissant des partisans, qui atteint parfois la moitié de l'effectif des troupes d'assaut investissant les pôles de la résistance (du djebel Tichchoukt au Baddou) à partir de 1926. A côté d'eux, les troupes régulières (légionnaires, tirailleurs, spahis) et auxiliaires (mokhaznis, goumiers) finissent par être des soldats de garde, qui encadrent les partisans et suppléent à leurs défaillances.

Ce qui détermine ces pâtres guerriers serait moins un ethos chevaleresque ou une conscience millénariste qu'un froid calcul de forces amoral: de quel côté sera-t-il le plus profitable de se tourner? A partir de quand convient-il de se rallier à l'étrange étranger pour ne pas être "mangé" par son voisin ou pour être nommé caïd avant son rival de toujours? Moins que la baraka de figures millénaristes de plus en plus "désenchantées," c'est la prise en considération de l'écosystème local, qui retentit sur la prise de position des uns et des autres: la froide évaluation de la force numérique du groupe et de l'état de conservation des pâturages et des réserves de vivres. En somme, se joue en premier une stratégie fondée sur la prise en considération des ressources locales. Et ce sont les rapports de force qui priment. La défaite humilie, la soumission à l'Autre est vécue honteusement. Mais n'intervient jamais une révolte morale contre la disproportion des moyens entre les

fusils à tir rapide des uns et les canons et avions des autres. On se soumet à l'autre parce qu'il est le plus fort. On envie son armement, plus encore qu'on ne le maudit.

On peut objecter à Alain Mahé ce que nous dit le très riche matériau de la littérature orale amassé sur cette période, où chantent les aèdes professionnels (*inechadhènes*) pour soutenir le moral des guerriers. Des berbérisants tels que Michaël Peyron émettent un autre point de vue que le sien, je crois. Ce serait bien un genre de vie et une conception du monde qui poussent les *imazighènes* au combat ultime. Leur mode de vie et leur pratique du gouvernement de soi seraient à rapprocher de celle des peuples des hauts plateaux de l'Asie du sud-est, tels que les donne à voir l'anthropologue américain James Scott dans *Zomia. Ou l'art de ne pas être gouverné* (Paris: Seuil, 2013). Les *imazighènes* s'accrochent à des comportements et à des croyances cultivées dans le *bled as-siba*, le "pays de l'insolence" pour avoir recours à une traduction imagée, mais éloignée du sens propre à ce terme. Mais sans doute Alain Mahé récuserait-il les sous-entendus anarchisants qui circulent à travers cette approche versant trop vite dans des présupposés idéologiques?

Revenons à ce jeu de la guerre en montagne où les *imazighènes* finissent par être domptés pour le compte du Sultan et en son nom par l'étranger suréquipé en armes et en munitions. Ce subterfuge ne trompe personne, mais leur permet de sauver la face, comme le montre Guennoun dans tous ses écrits. Certains groupes et sous-groupes ne cessent de se rallier aux Français et de leur fausser compagnie en retournant à la dissidence. Bref, ils ne prêtent une allégeance définitive à leur vainqueur qu'à la fin de leur parcours de résistance. Or ce qui prime durant cette épreuve du feu, souligne Alain Mahé, ce sont les liens de fidélité d'hommes à hommes, l'épreuve existentielle de la mise en danger de soi, qui suscite "des formes de fraternité virile inébranlable." Notre analyste cite ici le philosophe américain Jesse Glenn Gray, embarqué dans la guerre en Italie un peu plus tard, en 1943 (*Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris: Tallandier, 2012). Sous sa plume, la guerre revêt une grandeur barbare et une cruauté incommensurable. Elle favorise des moments de fraternisation, qui soudent ensemble les combattants et échappent à toute catégorisation ethnique, religieuse et sociale. C'est ce dont rend compte Saïd Guennoun dans ses écrits pénétrants sur la conquête des deux Atlas entre 1912 et 1934. La guerre y est omniprésente, comme une gigantesque fête sacrificielle avec ses échappées dionysiaques et sa frénésie de violences comme nous le rappellent les conflits dans le monde les plus récents, où la frontière entre civils et soldats s'efface complètement. La guerre de conquête de la montagne marocaine en est l'annonciatrice, quand le conquérant bombarde de haut, aveuglément, impunément, hommes, femmes, enfants et animaux.

Daniel Rivet

Professeur Emérite, France.
Membre de l'Académie
du Royaume du Maroc.